Zeitschrift: Ingénieurs et architectes suisses
Band: 119 (1993)
Heft: 10

Artikel: Paysage urbain - paysage périphérique
Autor: Fazan-Magi, Olivier
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-78035

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Paysage urbain – paysage périphérique

Par Olivier Fazan-Magi, architecte EPFL-SIA
Avenue du Léman 53
1005 Lausanne

Le numéro 20/1992 de *IAS* développait quelques réflexions sur le paysage urbain et le paysage végétal, ainsi que la notion de «nouveau paysage». Après avoir distingué les territoires ruraux et urbains et la requalification comme pratique commune à ces territoires, il était essentiel de s'interroger sur les valeurs de l'existant et les outils à disposition pour le travail sur les lieux, coutures ou discontinuités, qui constituent la transition paysage urbain – paysage périphérique. Cette nouvelle étape de réflexion sera illustrée par différents projets qui proposent de nouvelles approches de ce type d'espaces.

La banlieue et sa diversité

Il y a une grande difficulté à appréhender la relation effective d'une population à son espace de vie quotidien, les liens entre ses pratiques réelles et ses représentations symboliques. Le débat sur la modernité n'est certes pas le même, selon qu'il émane de l'usager ou reflète le point de vue du concepteur et ce, surtout lorsqu'il porte sur l'espace périphérique.

A la différence de la ville, où s'exprime un système de représentations cohérent, la banlieue est par excellence l'espace du non spectaculaire. Dépourvue de lieux de représentation et d'espaces de référence, elle illustre la notion de nouveau paysage et constitue le bastion principal de l'identité culturelle de notre société.

Dans la cité traditionnelle, le vide se définit par rapport au plein, le premier n'existant que dans la relation qui l'oppose au second et faisant de la ville une succession de séquences spatiales. Par leur complémentarité avec les espaces construits, les espaces libres de la ville définissent ainsi tout ce qui caractérise le tissu urbain: alignements, îlots, monuments, places, etc. Si, en apparence, la banlieue présente de grands espaces vides, «objectivement» semblables à ceux de la ville traditionnelle, ceux-ci sont dépourvus des repères et des rythmes qui les rattacheraient à l'espace urbain traditionnel. On se trouve face à une diversité incroyable, mais sans équilibres ni tensions bien définis entre les espaces. La diversité est un état subtil et fragile aisément susceptible de se transformer en son contraire, et tant le manque que la saturation d'impressions peuvent rompre un tel équilibre. Ce n'est en outre pas la quantité d'impressions reçues qui donne le sens de la diversité, mais plutôt la qualité de ce qui est perçu et l'alternance des ambiances vécues, des rythmes.

La juxtaposition d'éléments spatiaux comme définition de la périphérie, n'est en fait que l'application de modèles mathématiques qui ont été les armes des urbanistes. Or il y a une totale inadéquation entre ces méthodes et un travail sur l'espace, lequel ne saurait être maîtrisé par de tels modèles, mais uniquement dans un processus de projet. Les problèmes associés à la périphérie sont ceux qui apparaissent là où la croissance chaotique des villes pose la question fondamentale de l'utilisation des espaces résiduels qu'elle produit.

Dans cette perspective, la requalification s'affirme comme la question centrale pour la fin de ce XXe siècle et le début du prochain. Force est en effet de constater qu'une sensibilité accrue aux questions touchant l'environnement, l'aspiration à une meilleure qualité de vie et toutes les préoccupations qui portent les mouvements écologistes sont autant d'éléments incontournables de notre société post-industrielle de cette fin de siècle. Mais la plupart des lieux à valoriser ne sont pas répertoriés comme tels, le problème central étant précisément de reconnaître à l'intérieur de ceux-ci, les composantes stables à même de les qualifier et qui pourront perdurer à travers le projet.

Ainsi les villes voient-elles dans la désaffection des sites industriels, des friches, une des composantes possibles de leur extension, dans la perspective de la requalification paysagère de ces lieux ainsi que de la périphérie. Or les dimensions vertigineuses de ces territoires et l'emprise de la périphérie sont l'expression d'un gaspillage impressionnant: gaspillage d'énergies, de terrains, d'études en tout genre et d'études d'impact en particulier. Comment conjuguer les intérêts différents et divergents des divers «acteurs» du territoire? Le cloisonnement en spécialités des problèmes à résoudre n'allège pas la tâche et les constats d'échec sont là: on dépense proportionnellement davantage d'énergie

en études prétextes que l'on en déploie pour assumer, à travers la doctrine du projet, les véritables besoins et les vraies questions que posent les espaces résiduels, les vides.

Le temps et l'histoire dans le paysage périphérique

Le terme «paysage» est habituellement associé à des notions historiques et géographiques. Le projet d'un quartier, d'un bâtiment, d'un morceau de ville, d'un jardin, d'un parc, d'une infrastructure, de voies de circulation, s'inscrit sur un site et donc sur ses préexistences. Il est indispensable de connaître et de comprendre le lieu où l'on agit. Si la modernité a pu être envisagée par certains comme l'oubli de histoire et de la géographie, il semble que l'état «chaotique» de la périphérie constitue un témoignage particulièrement significatif de cette attitude.

Au contraire de l'espace urbain, qui procède d'un acte créatif, une pratique urbaine fonctionnaliste a été appliquée à ces espaces. Tant le vocabulaire les définissant que les images qui leur sont associées relèvent du monde technocratique, véritable bouclier de notre «démocratie». Fluides, vecteurs, communications, sectoriel, végétalisé, etc., sont autant de termes spécifiques à une telle pratique et parfois barbares, usités au détriment d'un langage traditionnel qui, dans ce contexte, n'a plus sa place ni son sens.

Ce type de vocabulaire s'applique indistinctement à diverses catégories, lieux ou espaces, dont la banlieue est le rejeton. Son histoire est récente et le souvenir de la géographie n'y a pas laissé d'empreintes profondes: le nivellement, le cloisonnement en catégories et contenus, le classement, ont eu raison de ces lieux. Quelle est l'identité de ce nouveau paysage? Routes, parkings et vides y alternent avec des pleins souvent incapables de devenir des repères; autrement dit, ce sont des lieux en mal d'histoire. Les bribes d'un scénario jeté sur ce territoire sont une série de flashes: l'usager de la banlieue doit y inventer son propre système de déchiffrement et, ne pouvant se référer à la ville, c'est plutôt sur une analogie aux images fragmentées des clips, que le banlieusard se voit en somme réduit à «zapper». Ainsi, à partir de séquences courtes, sans véritables articulations entre elles, le spectateur construit un scénario qui lui est propre et où chaque élément se vit pour lui-même. Le temps y intervient comme un facteur déterminant: le rythme, la succession des événements dans la périphérie s'attachent en effet à une pratique complètement différente de celle de la ville. Et dans ce dédale, où les morceaux du puzzle sont reliés uniquement par des infrastructures, les voiries sont une véritable ressource qui pourrait contribuer, en les valorisant, à créer des coulisses de paysages susceptibles de faire évoluer ces réserves et de leur donner une signification.

Transformation de l'espace public

Le retour de l'esthétique horticole et agricole s'inscrit directement dans l'attachement croissant au territoire et à l'environnement que nous relevions plus haut. De fait, travailler sur l'espace public, fabriquer un paysage avec des rues, des arbres, un système d'assainissement, c'est avant tout créer un lieu où habiter et c'est là le cadre principal où les questions se posent.

Dans la transformation de l'espace périphérique les vides ne doivent pas être considérés comme des lieux qui auraient résisté à la pression urbaine mais comme des espaces à part entière. Leur reconnaître cette autonomie, c'est adopter une approche de ces lieux d'habitation qui implique de faire cohabiter l'état de fait qu'est la périphérie avec le processus inévitable de transformation. Ces espaces, ces vides, ces lieux qui ponctuent le territoire sans hiérarchie ni centre, sont les données de base sur lesquelles travailler et agir.

Comment travailler en banlieue?

Comparé à celui de la réhabilitation des centres anciens, le problème de la revitalisation des banlieues s'inscrit comme le défi posé par un héritage lourd de conséquences. Pour la banlieue, où la discontinuité du cadre bâti ne peut être abordée comme le contretype de la ville, il faut surtout éviter de répéter l'erreur déjà commise par les tenants d'un urbanisme hygiéniste sur les tissus anciens, à savoir la «tabula rasa» chère aux architectes modernes. En outre, si l'espace est le lieu privilégié où paysage et architecture se révèlent et où se manifestent aussi les expressions artistiques et sociales, c'est le temps qui est la condition du projet de paysage. D'une certaine manière, en effet, aux questions d'espace, le processus de transformation, substitue peu à peu celui du temps.

La constructibilité de l'espace est exprimée par le vide qui se structure, s'évalue et se qualifie grâce aux «objets» qu'il met en valeur. Le paysage est un espace et pas seulement un objet qui y serait contenu; en même temps, pour devenir paysage, l'espace en question a nécessairement besoin d'un contenu.

Comment travailler sur la banlieue? L'approche hiérarchisée de l'espace ne peut être une solution. Et la banlieue est-elle vraiment un chaos qu'il faut ordonner? Si sommaires soient-elles, elle a certaines valeurs et histoires et il faut l'appréhender sous cet autre angle qu'est sa grande richesse spatiale, faite de quantité d'espaces non affectés, c'est-à-dire disponibles, pouvant être aménagés, ou densifiés: l'entre-deux. Il faut s'efforcer de structurer les espaces uniquement où cela s'avère indispensable, en établissant des systèmes de relais, de repères, des raccords. Il importe d'autre part de préserver des espaces disséminés de manière arbitraire, car ils caractérisent l'histoire de ces lieux. De même, la géographie de ces territoires a ses propres registres qu'il s'agit de redécouvrir sous les routes ou les épaisseurs accumulées...

Le projet comme instrument de transformation

Agir sur un lieu, sur un site, en le considérant sous l'aspect de sa géographie, de sa topologie, de l'écologie, c'est en révéler les potentialités par le projet. Un lieu est en effet traversé de préexistences, d'une dynamique et de mouvements. Or le travail du projet permet d'interrompre un mouvement et d'en porter un nouveau en s'inscrivant dans le mouvement qui tentera la continuité du précédent. Modi-

fier avec une économie de moyens suppose l'observation précise et la réelle prise en compte des préexistences du lieu. Ainsi, il est essentiel de considérer l'espace sur lequel on intervient dans ses rapports avec ceux qui le délimitent et le prolongent jusqu'à l'horizon, en tant qu'éléments d'un système interactif. Récupérer certaines qualités d'un lieu et les transposer dans le projet, est certes une opération difficile, mais elle apporte sa réelle substance à ce dernier pour autant que le contexte ait été compris. Travailler sur un lieu, c'est donc aussi travailler sur ces limites, sur une couture ou sur une continuité. Et face à des espaces chaotiques, marqués par des bâtiments rivalisant pour se faire remarquer, le travail consiste à adopter une attitude sobre, qui ménage des vides «structurants», afin que l'espace traité puisse être rattaché à l'histoire du lieu.
Le projet, instrument de connaissance et de transformation trouve dans cet espace qu'est la périphérie, la matière nécessaire à un tel travail. Il est une lecture ou une relecture de ces territoires en vue de leur donner une nouvelle image et il consiste à repérer les traces existantes pour faire passer ces territoires informes, du statut d'espaces résiduels à celui d'espaces de référence. C'est donc par le biais du projet, grâce aux instruments qui lui sont propres et n'appartiennent à aucune autre discipline, que l'on rendra une véritable valeur au dessin du paysage.

Hypothèses sur l'espace périphérique

Si la périphérie n'est pas paysagère, elle n'en constitue pas moins le paysage périphérique. C'est pourquoi les modèles empruntés à la ville et appliqués à l'urbanité de la périphérie recouvrent une démarche stérile. Il est en effet impossible, on l'a vu, de retrouver les qualités d'un quartier de ville dans ces structures éclatées et différenciées, où les termes de rues, places, squares, îlots, tours, villas, ne recouvrent pas les mêmes contenus et doivent donc se référer au milieu où ils se situent pour être réinterprétés et adaptés. Le projet périphérique n'exprime pas la ville: il n'a pas de centre, mais des centres successifs. Il n'est que l'illustration de fragments. Aussi, le projet du paysage périphérique doit-il s'imprégner de toutes les variations du quotidien et les traduire localement dans les traces de l'histoire et des permanences existantes.
De même, s'il diffère de la ville, l'espace périphérique n'en a pas moins des besoins et des nécessités. Les pratiques sociales quelles qu'elles soient, qu'elles s'alimentent de communications, de flashes, de fun..., s'inscrivent immuablement dans un système de hiérarchies, de références et de valeurs. Quel que soit le langage et son vocabulaire, ces découpages de notre culture occidentale recouvrent depuis toujours des pratiques quotidiennes, marquées par le temps, le rythme et un insatiable appétit de tout savoir, de tout dire, de tout voir simultanément. Dès qu'une chose, une idée, une intention apparaît, elle est déjà consommée par chacun. Il ne reste guère de place pour le recul, pour la capacité d'être critique, la résistance. On absorbe, on avale, on consomme le temps, les images, jusqu'à l'indigestion.

Le rôle du végétal

En ville, le rôle du végétal est le plus souvent réduit à sa fonction de décor. Les paysagistes ont eux-mêmes contribué à cette détérioration en collaborant avec toute une génération d'urbanistes et d'architectes qui se sont bornés à les considérer comme des décorateurs du paysage dépourvus de projet véritable et, faute surtout de lecture des lieux, indifférents à toutes les préexistences. Or l'urbanisme végétal consiste à mener conjointement le projet végétal et le projet urbain et il s'agit de concevoir la plantation d'une place, rue, avenue, zone industrielle ou d'un quartier comme un des paramètres constitutifs de l'entreprise. A cet égard, les représentations simplistes que l'on trouve sur les plans d'urbanisme ou d'aménagement sont significatives: graphisme réduit à un cercle ou à une tige flanquée d'un rond, pour l'expression de tout élément végétal. C'est l'arbre considéré comme un vulgaire élément du mobilier urbain, alors que les capacités du végétal vont bien au-delà de cette tige couronnée par une boule, en constituant des effets de volume, de limite, de transparence, etc. Pour illustrer ces diverses observations, les pages qui suivent sont consacrées à quelques projets s'inscrivant dans les lieux, entre deux, et nouveaux paysages en question et dont l'émergence est sous-tendue par une réflexion, des inventions et l'usage d'outils fort intéressants dans ce contexte.